



Revue européenne des migrations internationales

vol. 19 - n°1 | 2003
Numéro ouvert

Les Grecs de Mariupol (Ukraine). Réflexions sur une identité en diaspora

Kira Kaurinkoski



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remi/379>
DOI : 10.4000/remi.379
ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 13 avril 2003
Pagination : 125-146
ISBN : 2-911627-33-4
ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Kira Kaurinkoski, « Les Grecs de Mariupol (Ukraine). Réflexions sur une identité en diaspora », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 19 - n°1 | 2003, mis en ligne le 16 mai 2007, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remi/379> ; DOI : 10.4000/remi.379

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.

© Université de Poitiers

Les Grecs de Mariupol (Ukraine). Réflexions sur une identité en diaspora

Kira Kaurinkoski

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les bourses généreuses de la Fondation Alexandre Onassis et des Fondations Oskar Öflund et Emil Aaltonen m'ont permis d'effectuer la recherche sur le terrain en Ukraine et en Grèce. Je tiens aussi à remercier Effie Voutira pour ses remarques constructives sur une version antérieure de ce texte, et Pierre Sintès, pour la relecture de ce texte pour la langue française.

- 1 Depuis la fin des années quatre-vingts on constate l'émergence de flux migratoires importants au sein de l'espace post-Soviétique, mais aussi de cet espace vers l'extérieur. De nombreux Russes et Ukrainiens ont quitté l'Asie centrale pour la Russie, le Caucase pour l'Ukraine. D'autres, Ukrainiens, Russes, Géorgiens, Arméniens, Moldaves, etc. ont quitté leurs terres pour les pays d'Europe occidentale ou les États-Unis. Les Allemands, les Juifs, les Grecs ont, en masse, quitté les régions en l'ex-Union où ils étaient installés, dans certains cas depuis des siècles, pour leurs « patries historiques ». Parmi les migrants de l'ex-Union qui ont choisi comme destination la Grèce, se trouvent des personnes d'origine grecque, notamment des Grecs Pontiques du Kazakhstan, d'Ouzbékistan, de Géorgie, d'Arménie et du Nord-Caucase. D'après les sources officielles grecques, ils seraient environ 160 000¹. Mais il y a aussi des migrants (d'origine autre que grecque) venus en Grèce pour des raisons économiques. Dans cette catégorie, les Ukrainiens notamment sont les plus nombreux. De manière officieuse, on estime qu'ils sont entre 50 000 et 150 000². Dans l'ensemble, au Ministère des Affaires Étrangères de Grèce on estime qu'il y a aujourd'hui entre 200 000 et 300 000 ressortissants de l'ex-Union soviétique en Grèce³. D'autres sources proposent des chiffres très supérieurs⁴, justifiés notamment à la forte présence, en partie temporaire, des personnes en « situation irrégulière »⁵.

- 2 L'importance des départs d'Ukraine s'explique facilement par la situation économique et politique qu'a connu ce pays depuis son indépendance en 1991. En dix ans, entre 1991 et 2001, la population de l'Ukraine a baissé de 52 à 49 millions. Cette baisse significative s'explique largement par la force de l'émigration. L'Amérique, Israël et l'Allemagne ont été les principaux pays de destination (IOM, 2002 : 149). Parallèlement, on a aussi constaté l'existence de mobilités souvent temporaires, prenant la forme de déplacements touristiques, vers les pays d'Europe du Sud (Grèce, Italie, Espagne). C'est dans ce contexte que l'on constate la présence en Grèce de 160 000 Grecs Pontiques de l'ex-Union soviétique et d'un nombre selon certaines estimations presque aussi important d'Ukrainiens. Mais les Grecs de Mariupol ne sont qu'environ 5 000 selon les estimations les plus communes⁶, alors qu'ils représentent en Ukraine une communauté importante, forte de plus de 100 000 personnes⁷.
- 3 Qui sont les Grecs de Mariupol ? Quels sont leurs liens d'avec la Grèce ? Comment expliquer le fait qu'ils aient été si peu nombreux à émigrer en Grèce alors que les autres membres des communautés hellénophones de l'ex-Union soviétique ont migré en masse ?
- 4 Les Grecs de Mariupol sont (probablement ?) des descendants des Grecs de Crimée. Les premières colonies grecques de Crimée (Evpatoria, Kherson, Feodosia) furent fondées du VIII^{ème} au V^{ème} siècles avant J.-C. Plus tard, du temps de l'Empire byzantin comme après, des Grecs originaires des îles de la mer d'Égée et des côtes turques de la mer Noire vinrent s'y installer. Mais l'ensemble des Grecs de Mariupol se considèrent comme les descendants de la grande diaspora des Grecs Pontiques, installés depuis des temps immémoriaux en Crimée.
- 5 Leur histoire différencie les Grecs de Mariupol de la quasi-totalité des Grecs de l'ex-Union soviétique, appelés Grecs Pontiques, qui sont issus des communautés grecques du Pont et des côtes turques de la mer Noire et qui se sont installés dans l'Empire de Russie et en l'Union soviétique entre la fin du XVIII^{ème} et le début du XX^{ème} siècles (Bruneau, 1995b). Après la chute de Constantinople, la Crimée passa sous le contrôle de l'Empire ottoman pour une période de trois cent ans. Ce n'est qu'en 1774, après la signature de la Traité de Kutchuk-Kainardji mettant fin à la guerre russo-turque qu'elle devint partie intégrante de l'Empire de Russie. À la fin du XVIII^{ème} siècle les Grecs de Crimée furent transférés à Mariupol sur les rives de la mer d'Azov sur ordre de Catherine II. Deux cents ans plus tard, ils habitent toujours le même contrée d'où leur dénomination « Grecs de Mariupol » ou « Grecs de la région de la mer d'Azov ». Ils constituent aujourd'hui 85% des Grecs d'Ukraine.
- 6 La région de la mer d'Azov et le territoire de Mariupol actuels, tout comme la Crimée, releva jusqu'en 1774 du Khanat de Crimée, c'est-à-dire, de l'Empire ottoman. Région faiblement peuplée, elle fut souvent décrite comme une « plaine sauvage ». Parallèlement à un peuplement de paysans fugitifs (le droit officiel à la libre circulation des paysans en Ukraine méridionale date de 1781), de cosaques et de commerçants, elle connut une colonisation administrative et militaire. Le but de Catherine II était de peupler le territoire de colons chrétiens afin d'affaiblir le Khanat de Crimée. Le transfert des Grecs de Crimée dans la région se place dans ce contexte.
- 7 Lors de ces transferts, des avantages furent concédés aux nouveaux colons. Par les manifestes de 1763 et 1785, la tsarine promit aux « colons étrangers », des terres ainsi que l'exemption des taxes et du service militaire. Entre 1779 et 1781, le Général A. Suvorov aurait transféré dans la région 18 391 Grecs, Arméniens, Valaques et Géorgiens de Crimée.

Avec le décret du 21 mai 1779, Catherine II libéra les migrants grecs des taxes pour une période de dix ans et du service militaire pour une période de cent ans, et leur accorda des terres sur les rives de la mer d'Azov. À leur arrivée, les migrants grecs fondèrent la ville de Mariupol ainsi que vingt villages auxquels ils donnèrent les noms qu'ils avaient dans leurs villages d'origine en Crimée : Sartana et Staryj Krym ou j'ai pu effectuer des recherches de terrain, Ignatievka, Karan, Besevo, Karakuby, Styla, Cermalyk, Cerdakly, Malaâ Anisol, Bolsaâ Anisol, Kamar, Bogatyr, Konstantinopol, Ulakly, Mangus, Urzuf, Alta, Kermencik. Autre privilège accordé aux Grecs, jusqu'en 1859, ils étaient les seuls à avoir droit de cité dans la ville de Mariupol où ils eurent leurs propres écoles, leurs églises ainsi qu'une cour de cassation.

- 8 Ce n'est que sous le règne d'Alexandre II (1855-1881) que les Grecs devinrent des sujets de l'Empire avec les mêmes droits et les mêmes obligations que les autres. La ville de Mariupol changea de statut et devint ville multiethnique. En 1870, les écoles grecques furent fermées ou devinrent russophones, et l'office religieux ne fut plus célébré en grec mais en russe. Les hommes furent contraints à porter les armes.
- 9 A la fin du XIX^{ème} siècle, les Grecs formaient toujours 34% de la population du canton de Mariupol où les autres groupes importants étaient les Russes et Ukrainiens (50%), mais aussi les Allemands (13%) et les Juifs (3%). La division de travail entre ces groupes était nette. En ville, les Grecs et les Juifs pratiquaient le commerce et l'artisanat du cuir. Les grands propriétaires terriens ainsi que les fonctionnaires, l'élite militaire et administrative étaient surtout Russes et Ukrainiens. À la campagne, l'occupation principale des Grecs était l'élevage ovin et la culture céréalière alors que les Allemands élevaient des porcs et les Bulgares étaient horticulteurs.
- 10 En 1882 Mariupol fut relié à Doneck par chemin de fer. Son port, destiné à l'exportation du blé et du charbon fut élargi, des usines métallurgiques construites ; à la fin des années vingt, Mariupol était devenu le troisième grand centre industriel d'Ukraine après ceux de Doneck et de la région de Dniepr (Dzuha, 1993, Cernyseva, 1958, Ivanova, 1994, Aradzhioni, 1999).
- 11 Aujourd'hui, Mariupol (Jdanov de 1948 à 1989) est la deuxième ville de la région administrative de Doneck dans le sud-est de l'Ukraine. Son port, ouvert toute l'année est le deuxième d'Ukraine, après celui d'Odessa. La ville est aussi un important centre industriel, avec plusieurs complexes miniers et métallurgiques et de nombreuses entreprises agro-alimentaires. Mais les équipements des mines et des usines sont plutôt obsolètes et très polluants, et ils nécessiteraient d'importants efforts de modernisation. La crise économique et écologique qui a frappé l'Ukraine comme d'autres pays et régions de l'espace post-soviétique, n'a pas laissé Mariupol intact.
- 12 La population de la ville et du canton de Mariupol est pour beaucoup le résultat de diverses vagues d'immigration, volontaire ou forcée. Le développement massif des industries extractives et métallurgiques dans la région à partir de la fin du XIX^{ème} siècle provoqua un important besoin de main d'œuvre pour faire fonctionner les usines. La plupart des migrants, à cette époque, venaient des provinces centrales de Russie et des provinces orientales de l'Ukraine. Après la Seconde Guerre mondiale, la région vit d'abord, l'arrivée d'un grand nombre d'Ukrainiens de la région des Carpates (Ukraine occidentale), qui furent déplacés sur ordre des pouvoirs centraux. Puis, au cours des années cinquante et soixante des migrants volontaires ont rejoint la région, jeunes familles, venues des régions orientales d'Ukraine (de Poltava, de Sumy, de Cernigov) et de Russie en quête de travail. Pour la plupart, ces migrants et leurs descendants sont restés

dans la région. Ils sont très nombreux en milieu urbain, mais présents aussi dans les campagnes. Dans l'ensemble, la région de Donetsk a aujourd'hui une population de 4,8 millions d'habitants. La ville de Mariupol avec ses environs a une population de 500 000 personnes. Aussi bien sur le plan régional que cantonal, par leur nombre, les Grecs constituent le troisième groupe ethnique après les Ukrainiens et les Russes.

- 13 Les deux villages dans lesquels j'ai pu effectuer des recherches de terrain (1993-1994, 1997) — Sartana et Staryj Krym — sont peuplés respectivement de 11 200 et 6 500 habitants et situés à environ 25 km de la ville de Mariupol (Kaurinkoski 1997). Ils sont encore majoritairement peuplés de Grecs (60% des habitants), mais deux autres nationalités sont représentées, les Russes (20%) et les Ukrainiens (15%), tandis que les 5% restants appartiennent à des groupes divers. Une partie importante des villageois travaillent dans l'industrie métallurgique et alimentaire de Mariupol, d'autres occupent des emplois tertiaires, notamment dans l'enseignement, en ville ou au village. Jadis, le kolkhoze⁸ était un employeur important et aujourd'hui encore, à côté de leur emploi, presque tous les villageois ont un lopin de terre où ils cultivent fruits et légumes (pommes de terre, tomates, aubergines, piments, arbres fruitiers). Ces produits sont destinés à la consommation personnelle mais aussi à la revente sur les marchés de Mariupol, de Taganrog ou de Rostov en Russie où les prix sont plus élevés. Dans l'ensemble on a à faire à une population plutôt mobile. Le va-et-vient entre le village et la ville est constant.
- 14 Sur le plan linguistique il faut diviser les Grecs de Mariupol en deux sous-groupes: les Grecs hellénophones (*rumei*) et les Grecs turcophones (*urumy*). Cette division linguistique s'est produite au xv^{ème} siècle en Crimée au temps de l'Empire ottoman (Bertier-Delagarde, 1914, Cernyseva, 1958). Les habitants des villages grecs situés à proximité de grandes villes auraient adopté la langue de la ville, le turc parlé par les Tatars de Crimée, tandis que dans les villages de l'arrière-pays, on aurait continué à se servir des parlers hellènes, plus proches du grec
- 15 Entre les parlers hellènes de la région de la mer d'Azov et le grec démotique parlé en Grèce aujourd'hui existent de similitudes mais aussi des différences. Selon T. Cernyseva (1958) qui fut, jusqu'à une date récente, l'une des seuls linguistes qui a étudié les parlers hellénophones de la région de la mer d'Azov, les ressemblances se trouvent essentiellement au niveau de la syntaxe, de la morphologie et de la phonétique. En revanche, le vocabulaire diffère par l'existence de nombreux emprunts. Comparé au démotique, les parlers hellènes du Donbass contiennent une quantité importante de mots d'origine turque (environ 30%), russe et ukrainienne. Les emprunts à la langue russe se retrouvent dans tout ce qui a rapport avec la société, les emprunts à la langue ukrainienne, dans le domaine de la vie quotidienne, alors que la pénétration de mots d'origine turque est omniprésente (Cernyseva, 1958). Les spécialistes de la langue grecque qualifient les parlers hellènes de la région de la mer d'Azov et de Crimée comme un des grands groupes dialectaux constitutifs de l'espace hellénophone actuel (Drettas, 1997). D'après Cernyseva on peut rattacher ces parlers au groupe des langues parlées dans le nord de la Grèce.⁹
- 16 Entre les parlers utilisés dans différents villages il y a de fortes différences dialectales. Les linguistes russes et soviétiques divisent les parlers hellènes de la côte d'Azov en cinq groupes dialectaux et les parlers turcophones en trois (Braun, 1890, Cernyseva, 1958, Sokolov, 1930). Au-delà, chaque village a son parler local. Alors que les parlers turcophones, moins nombreux, sont assez proches l'un de l'autre, la différence entre les

parlers d'origine hellène est telle que l'intercompréhension des locuteurs de deux villages différents est presque nulle¹⁰.

- 17 En fait les Grecs du Donbass sont en premier lieu russophones ce qui est une conséquence directe de la politique de russification, menée aussi bien par les derniers Romanov que par le régime soviétique. En ville, les parlers hellènes et turcophones furent remplacés par le russe dès la fin du XIX^{ème} siècle. En revanche, dans les villages grecs de la région de la mer d'Azov, les parlers locaux furent pratiqués jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, jusqu'aux années trente, tous ces parlers relevaient de la tradition orale. Dans les écoles et les autres institutions grecques du district de Mariupol, les langues de l'enseignement au XIX^{ème} siècle, étaient d'abord le russe et la langue grecque savante, *katharevousa*, puis, comme dans la « mère-patrie », le grec démotique (Cernyseva, 1958, Dzuha, 1993).
- 18 Les écoles grecques avaient été fermées sous le règne de Alexandre II, en 1870. À partir de 1923 elles furent à nouveau autorisées. Le but premier de la politique en matière de nationalités du jeune régime soviétique, appelée politique de *korenizaciâ*, (*enracinement* ; *koren* = *racine*) et dans le contexte ukrainien, en premier lieu d'*ukrainizaciâ* (ukrainisation), était d'assurer aux populations non russes une certaine autonomie culturelle. Cette politique ne reflétait pas la magnanimité du pouvoir de Moscou ; elle était destinée à lui concilier les populations non russes, en favorisant l'usage de leur langue maternelle et le développement de leur culture, pour ainsi mieux réaliser l'unification des peuples en une seule culture socialiste.
- 19 Pendant ces années dans le canton de Mariupol des écoles dont le grec était la langue d'enseignement furent réouvertes. On a aussi commencé à écrire les parlers locaux. Dans la ville de Mariupol il y avait aussi un institut pédagogique, un théâtre et un musée grecs de même qu'un ensemble de chant et de danse, *Sartanskije samocvety* (*Les perles de Sartana*). On vit également se multiplier les journaux et les livres dans les diverses langues des minorités nationales. Alors qu'entre 1917 et 1926 seuls deux livres furent publiés en grec dans toute l'Union soviétique, dans la période de 1926 à 1929, 30 livres en grec furent publiés, et dans les années 1930-1931, 133. Enfin, dans les années 1932-1936, 371 livres en grec furent publiés en Union soviétique. Trois journaux grecs étaient publiés dans le seul canton de Mariupol : *Kollektivistis*, *Bolsevikos* ainsi que *Pioneros*, destiné à la jeunesse. Ces journaux qui ont commencé à paraître dès 1930, comportaient des articles en démotique mais aussi dans les parlers locaux (Terentieva, 1996 : 13)¹¹.
- 20 Cette politique de « floraison culturelle » ne dura pas longtemps. À la fin des années trente une politique hostile aux minorités nationales autres que les Russes est mise en place. Désormais, le quotidien local de Mariupol, *Priazovskij Rabocij* (*Ouvrier de la région d'Azov*), qui pendant la période de la floraison culturelle était publié tantôt en russe tantôt en ukrainien, ne parût plus qu'en russe. En 1937, la section grecque de l'Institut pédagogique et le théâtre grec de Mariupol furent fermés. L'ensemble de chant et de danse dut arrêter ses activités. Les journaux grecs n'avaient plus la possibilité de paraître. Toutes les écoles de la région devinrent russophones.
- 21 L.N. Kir'âkov, poète de Sartana et personnalité de la communauté grecque de la région a fait ses études à l'Institut pédagogique de Mariupol. Il se souvient bien de cette période.

« C'était une période très intéressante. La jeunesse de l'époque dont je faisais partie aspirait à la connaissance des choses, à l'acquisition d'un savoir. La question nationale n'était pas encore conçue comme un problème. A l'Institut de pédagogie de Mariupol la majorité des étudiants étaient des Grecs. C'est ainsi que l'Institut

devint connu comme l'Institut de pédagogie grec. On nous enseignait le russe, l'ukrainien, l'allemand. On montait des pièces de théâtre dans ces langues, avec nos professeurs nous allions voir des spectacles dans les deux théâtres de la ville. Puis, à la fin de 1937, notre vie a changé. A l'Institut, la section grecque fut fermée. Je l'avais déjà finie, j'y avais reçu une formation d'enseignant de grec. Puisque les écoles grecques aussi furent fermées ou devinrent russophones, il fallait que je change de métier. C'est ainsi que je suis allé travailler à l'usine. Là j'ai commencé l'école de la vie... »

- 22 Dès la fin des années trente, les institutions au service de la minorité russe devinrent de plus en plus nombreuses. En Ukraine, ceux-ci ne furent plus considérés comme une minorité nationale mais devinrent un groupe privilégié par rapport à la majorité ukrainienne. Le russe se voyait élevé au rang de « langue de communication interethnique » et devint la langue de prestige, nécessaire pour faire carrière dans la société. Le nouvel *Homo sovieticus* parlait russe.
- 23 Chez les Grecs, dans les familles dont le mari et la femme étaient du même village, ils parlaient le grec entre eux dans le milieu familial, mais s'adressaient à leurs enfants en russe, soit de peur d'être accusés de nationalisme, soit par crainte que leurs enfants n'apprennent pas bien le russe si on leur parlait en grec à la maison et soient en difficulté à l'école. D'autres encore étaient passés au russe pour « faciliter » la vie de leurs enfants, avec l'intention d'en faire de « bons citoyens soviétiques » qui ne soient pas différents des autres. En ville le contact avec la langue s'est perdu encore plus vite qu'au village. Aujourd'hui, seuls les vieux qui sont allés à l'école grecque s'expriment entre eux dans le parler local. La génération d'après-guerre, arrive souvent à comprendre le parler local, éventuellement aussi à le parler. Chez les jeunes, nés sous Brejnev et après, la connaissance de la langue du groupe, en règle générale, est passive ou nulle. Dans les foyers où il y a des personnes âgées qui parlent le dialecte local, les enfants arrivent souvent à le comprendre.
- 24 Mes enquêtes sur le terrain font ressortir le métier comme un facteur décisif concernant la langue du quotidien pendant la période soviétique. Dans les familles où on travaillait au kolkhoze, on continuait souvent à parler grec à la maison alors que dans les familles où on travaillait à l'usine ou dans l'administration, le passage au russe se faisait plus vite (Kaurinkoski, 1997 : 322-329).
- 25 Selon les statistiques de 1994, 77% des Grecs en Ukraine sont de langue maternelle russe, 18,6% de langue maternelle grecque alors que seulement 2,3% s'affirment de langue maternelle ukrainienne¹². Le faible part des ukrainophones parmi les Grecs d'Ukraine s'explique par la politique de russification, mais aussi par le fait que la quasi-totalité des Grecs d'Ukraine habitent les parties sud-est du pays, et en premier lieu la région de Doneck, traditionnellement russophone (Arel, 1993).
- 26 Avant d'aller plus loin je voudrais m'arrêter quelques instants sur les Grecs hellénophones et les Grecs turcophones, les *rumeï* et les *urumy*. Les uns et les autres manquent rarement l'occasion de marquer qu'il existe une différence entre eux. Pourtant cette distinction n'a rien d'administratif puisque d'après le système des passeports soviétiques, tous les Grecs d'Union soviétique furent inscrits sur leurs passeports en tant que « Grecs »¹³. Il ne s'agit pas non plus d'un simple discours. Ainsi, il est intéressant de constater qu'aujourd'hui, il n'y a pratiquement pas de mariages entre les Grecs hellénophones et les Grecs turcophones¹⁴, alors que les uns et les autres sont en fait russophones et que les mariages mixtes avec les Russes et les Ukrainiens sont très fréquents. De même, dans toute la région, les villages grecs sont soit hellènes

(hellénophones) soit tatars (turcophones), avec une population russe et ukrainienne plus ou moins importante mais il n'y a pratiquement pas de village où on trouve à la fois des hellènes que des tatars.

- 27 Comment comprendre cette situation ? Les conflits sont fréquents entre deux groupes qui offrent de grandes similitudes, et, même en l'absence de conflit, les groupes tracent volontiers une ligne pour se distinguer les uns des autres. Les exemples des peuples apparentés dans des sociétés pluriethniques qui tiennent à leur spécificité et « refusent de se mélanger » avec « l'autre » pourtant très proche, sont nombreux. Les mariages entre les Chinois du Nord, parlant le mandarin et les Cantonais, entre les Juifs Ashkénazes et les Sépharades, pourtant des groupes proches, étaient presque inconcevables au début du siècle, et restent rares aujourd'hui (Spickard, 1989 : 351-359). *« D'une part il faut y voir un moyen de distinction et d'affirmation de l'excellence du groupe local, en érigeant le groupe voisin, au fond le plus semblable, en pôle répulsif ; et, d'autre part, la manifestation d'une compétition pour la prédominance au sein de la localité »*, comme le note C. Bromberger (1988 : 95) parlant du Gilan (Iran).
- 28 Enfin, face aux Russes et aux Ukrainiens majoritaires, les Hellènes et les Tatars, minoritaires sur un plan national et même régional, soulignent leur origine commune ainsi que le fait qu'ils sont tous non pas musulmans mais chrétiens orthodoxes, et donc Grecs. Ils se plaisent à mettre en valeur l'histoire commune de ceux qui sont Grecs et ressortissant de Crimée. *« Au fond, nous avons des racines hellènes, car au départ c'est de la Grèce que nous sommes partis, puis, le destin a voulu que l'on devienne un peu Turcs en Crimée »*, explique Ekaterina Nikolaevna, grecque turcophone de Staryj Krym.
- 29 L'accroissement du nombre des mariages entre Grecs et Russes ou entre Grecs ou Ukrainiens date des années cinquante. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les villages grecs du Donbass étaient peuplés très majoritairement de Grecs, il n'y avait pas beaucoup de Slaves et les mariages mixtes étaient rares, d'autant plus qu'il y avait une volonté de se marier entre soi, de préserver « la pureté du sang »¹⁵. Dès les années cinquante, en accord avec la politique stalinienne, l'internationalisme est devenu « une conviction et une norme de conduite ». Selon Z. Kowalewski, l'Union soviétique aurait été l'un des rares pays au monde où les mariages interethniques aient été encouragés par le pouvoir en tant que facteur d'internationalisation, à condition toutefois de ne pas produire une perte d'identité nationale chez les Russes (Kowalewski, 1989 : 108). Ainsi, alors qu'en 1927, seuls 6,5% de tous les mariages en Ukraine étaient entre conjoints appartenant à des groupes nationaux différents, dans les années quatre-vingts, ce taux était de 37%, le plus élevé de l'ex-Union (Werth, 1989). Aujourd'hui, dans les villages grecs de Mariupol, en accord avec la tendance générale dans le pays, se sont les mariages mixtes qui prédominent même si dernièrement, à petite échelle, on note aussi un mouvement de « retour aux sources ».
- 30 Les sociologues cherchant les facteurs favorables à l'exogamie en ont recensé certains, tels que l'urbanisation, le caractère multinational du territoire, le degré d'éducation et spécialement de l'éducation féminine. Urbain et multinational, le Donbass l'est, et le niveau d'éducation des femmes est souvent plus élevé que celui des hommes, en ville mais aussi à la campagne. Les couples où les femmes sont professeurs, bibliothécaires, directrices d'une école ou d'une association ou dotées de responsabilités publiques alors que leurs maris sont ouvriers d'usine, qualifiés ou non ou « kolkhoziens » ne sont pas rares.
- 31 Mais que changent les mariages mixtes ? Pour simplifier les choses, uniquement la mention de la nationalité (*nacionalnost*) sur le passeport. Selon la politique des passeports

intérieurs en vigueur dès 1932 et qui a duré jusqu'à la fin de l'Union soviétique, la nationalité de chacun était inscrite sur le passeport. A seize ans, lors de l'attribution du passeport, chaque citoyen soviétique dont la nationalité était l'objet d'un choix, ce qui était le cas des enfants dont les parents avaient des nationalités différentes, fut appelé à se prononcer lui-même. La tradition voulait que l'on hérite la nationalité du père. Dans la pratique, jusqu'à la fin de l'URSS, les choix des adolescents obéissaient à des règles assez précises. Mes matériaux du terrain font ressortir que dans les mariages entre Russes et Grecs, quelle que fût la nationalité du père, la nationalité russe prévalait dans les choix des enfants. Dans les mariages entre Ukrainiens et Grecs, le choix allait souvent en faveur de la nationalité ukrainienne, celle de la république de résidence.

- 32 Comment expliquer ces choix ? D'abord par la peur. Les répressions politiques des années trente avaient touché un grand nombre de familles, accusées du « nationalisme ». Ailleurs en Union soviétique de dizaines de milliers de Grecs avaient été déportés. Dans la grande majorité des cas le fait de posséder un passeport grec ou d'avoir la nationalité grecque marquée sur le passeport interne soviétique servait de critère de déportation (Arel, 2002 : 224)¹⁶. Comme Russe ou comme Ukrainien le risque était moindre, et on avait plus de possibilités d'entrer à l'Université et d'avancer professionnellement. C'était donc *perspektivno* (avantageux) d'être Russe. Et toujours mieux d'appartenir à un « peuple soviétique » (catégorie officielle) avec un territoire reconnu comme l'Ukraine que de faire partie d'une petite minorité. Parallèlement, il est bien connu que ce fut dans les intérêts de l'État, de voir le nombre de Russes s'accroître au détriment des peuples peu nombreux (Kowalewski, 1989). Toutefois, il ne faut pas en déduire que tous les Grecs cherchaient à se marier avec des Russes ou avec des Ukrainiens ou dans le cas des enfants, de opter pour la nationalité russe ou ukrainienne. Des valeurs liées à l'identité locale venaient contredire la politique de l'État : il fallait rester fidèle au groupe, aux parents. D'autre part, sur un plan local, il pouvait être bien vu d'être Grec.

17

- 33 Mis à part un petit noyau d'intellectuels et de passionnés de la « cause grecque », qui ont cherché à tout prix à valoriser cet élément de leur identité, dans leur grande majorité, les Grecs de Mariupol ont été entièrement « soviétisés ». Cela s'explique par soixante-dix ans de politique égalisatrice du régime soviétique. Globalement, de 1937 jusqu'à la perestroïka, il n'était pas particulièrement facile d'être Grec. Il fallait être comme tout le monde. En conséquence, de nombreux Grecs russifiaient leurs noms, d'autres renonçaient à leur langue maternelle et à leur nationalité. Dans le cas des mariages mixtes avec les Russes et les Ukrainiens, beaucoup allaient jusqu'à « oublier » leurs origines grecques et sont devenus « Soviétiques ». A l'échelle supérieure de l'État, on essayait souvent d'obliger les Grecs à changer de nationalité, de faire en sorte qu'ils s'enregistrent comme Russes, Ukrainiens ou, en Georgie, Géorgiens.
- 34 Ce n'est qu'au moment de la pérestroïka que les Grecs ont pu commencer à s'intéresser à leur passé, et, dans un sens concret, aux événements du ^{xx}^{ème} siècle. Dans beaucoup de familles, jusque-là, on n'avait jamais parlé de l'histoire du groupe, de la collectivisation, des répressions et d'autres souffrances. Chez les personnes âgées, la mémoire de ces épreuves restait néanmoins très ancrée. D'autre part, si, jusque-là, on avait été content d'être Soviétique, maintenant que l'Union Soviétique n'existait plus, il fallait trouver de nouveaux repères, de nouvelles appartenances. Cela a aussi été une raison de se tourner vers le groupe. Ainsi dès la fin des années quatre-vingts, on constate chez les Grecs de Mariupol une prise de conscience renforcée qui très vite aboutit à la création de sociétés

culturelles, et à la mise en place de l'enseignement du grec dans les écoles. Les intellectuels locaux, parmi lesquels il y a un bon nombre de personnes qui ont vécu leur jeunesse avant l'année décisive de 1937, se sont vite tournés vers la sauvegarde de la mémoire de l'histoire locale. Pour les militants, parmi lesquels on trouve aussi bien des « vrais passionnés » que des « bureaucrates » qui après le changement du pouvoir ont trouvé le moment opportun pour s'intéresser au « groupe », la possibilité s'est présentée de découvrir les autres Grecs de l'ex-Union, et de développer des liens avec la Grèce.

- 35 Dès 1987, le grec figure « de nouveau » sur le programme d'enseignement (à titre facultatif) d'un nombre croissant d'établissements scolaires dans la région de Doneck. À l'Institut d'études en Sciences Humaines (*Gumanitarnyi Institut*) de Mariupol il est enseigné comme discipline principale et facultative. Parmi les enseignants certains sont venus de Grèce et désormais d'autres sont d'anciens élèves de l'Institut. Dès 1994, dans les villes de Mariupol et de Doneck, on a ouvert des « écoles de dimanche ». Parmi ceux qui fréquentent ces cours beaucoup espèrent apprendre les bases élémentaires de la langue avant de prendre la route de la Grèce. On peut aussi trouver des crèches pour enfants de langue grecque.
- 36 Parallèlement, dès 1987, dans certains villages hellénophones et turcophones de la région de Doneck, notamment à Sartana et à Staryj Krym des cercles culturels qui fonctionnent sur la base volontaire ont été fondés. On y enseigne les parlers locaux, et on y étudie les légendes et les contes des Grecs de Crimée. D'ailleurs c'est (toujours) dans ces parlers locaux, faisant usage de l'alphabet cyrillique russe — le seul permis sous l'Union soviétique — que les poètes grecs de la région écrivent. À la télévision et à la radio locale, sont diffusées aujourd'hui des émissions en grec démotique et en russe, qui portent sur la vie quotidienne, sur le folklore et les traditions populaires des Grecs de la région. Tous ces faits témoignent de l'intérêt des Grecs de Mariupol pour leur culture particulière.
- 37 La perestroïka a donné la possibilité à beaucoup de Grecs de la région de la mer d'Azov de séjourner en Grèce pour la première fois. Dans le premier temps cela fut notamment le fait des représentants des associations grecques, de certains journalistes, cadres administratifs, chercheurs, enseignants et étudiants de langue grecque qui avaient suivi des stages de formation en Grèce grâce à des bourses de l'État grec. Dans de nombreux cas le premier contact avec la « patrie historique » a été vécu avec beaucoup d'émotion par les Grecs de Mariupol. Cela est vrai surtout pour les personnes d'un certain âge, pour qui entendre et pouvoir parler sa langue en public, toucher la terre « mythique » ou voir l'Acropole, ont été vécus comme des moments presque sacrés. Liliâ Valentinovna, originaire d'un village hellénophone de la région de Doneck raconte son premier voyage en Grèce :

« Mon premier voyage en Grèce, c'était en 1993, j'ai accompagné un groupe d'enfants. Nous étions partis en car ... A peine arrivés en Grèce, nous nous sommes arrêtés devant un café dans un village dans le nord du pays, ... dans le car il y avait la musique qui jouait ... devant le café, il y avait une foule de vieux qui nous regardaient avec de gros yeux, en se demandant qui nous étions et d'où nous arrivons ... Notre musique, il y a vingt ans que l'on ne l'écoute plus chez eux ... C'était très émouvant, nous leur avons expliqué qui nous sommes, d'où nous sommes, comment on nous avait transférés depuis la Crimée, que c'est dans la région de la mer d'Azov que nous vivons aujourd'hui ... Il y avait un sentiment de fraternité incroyable, ils ne savaient rien sur nous, ils n'avaient jamais entendu parler des Grecs de l'ex-URSS. Les vieux se sont retrouvés avec le sentiment d'être retournés au pays, d'être réunis avec leur peuple. Beaucoup parmi eux ont

embrassé la terre en arrivant en Grèce, et sont retournés en Ukraine avec un morceau de terre en souvenir ».

- 38 La Grèce reconnaît le *jus sanguinis*, et, en conséquence, toute personne d'origine grecque et qui a des documents qui l'attestent peut être accueillie en Grèce, et en devenir citoyen selon une procédure de naturalisation plus rapide que celle destinée à l'ensemble des étrangers. Pour les Grecs de l'ex-Union soviétique, jusqu'en 2000 cette disposition concernait uniquement les Grecs Pontiques comme une extension du Traité de Lausanne de 1923¹⁸. Les Grecs de Mariupol, jusqu'à l'application de la loi 2790 du février 2000 étaient bienvenus en Grèce, mais seulement en tant que touristes avec un visa de six mois¹⁹. Le visa expiré, certains rentraient, d'autres cherchaient à prolonger la durée de leur visa ou encore, restaient dans le pays en situation irrégulière.
- 39 Depuis 1994, face à des flux de migration difficilement contrôlables et comme une réaction devant les accords de Schengen, la politique de la Grèce à l'égard des Grecs en provenance de l'ex-Union soviétique est devenue plus stricte, notamment en ce qui concerne le droit à la citoyenneté. Le gouvernement grec a choisi de mener une politique de soutien de l'existence de la diaspora grecque dans les pays d'adoption. Il prend en charge l'envoi des livres et des professeurs de grec, la formation d'enseignants et l'organisation des camps de vacances pour les enfants et les retraités, et il contribue à la construction des églises et à la formation des prêtres²⁰.
- 40 Cependant, à Mariupol dans la première moitié des années quatre-vingt dix, les taux de migration étaient restés bas. Parmi les premiers à s'être lancés dans l'aventure on pouvait trouver de jeunes chercheurs et de spécialistes qui avaient obtenu une bourse pour poursuivre leur carrière en Grèce mais aussi de jeunes diplômés qui partaient pour acquérir une expérience dans une entreprise ou dans la marine avec un contrat de travail en poche. Ces deux groupes étaient limités. Il y avait aussi des jeunes qui sortaient de l'école et partaient pour un an ou deux pour faire des travaux agricoles ou travailler dans le bâtiment. Souvent ils savaient où ils allaient avant d'arriver. Certains avaient une invitation de leur futur patron alors que d'autres passaient par des réseaux d'amis ou de compatriotes. Un troisième groupe fut constitué des femmes adultes souvent âgées de cinquante-soixante ans, qui avaient pris une année sabbatique ou qui venaient de prendre leur retraite. Désormais leurs enfants étaient grands et se débrouillaient. En Grèce, certaines d'entre elles ont gardé des personnes âgées ou ont fait des ménages, d'autres ont travaillé dans des tavernes et dans des cafés. De retour à Mariupol, la vie et la routine reprenaient. Le temps passé en Grèce avait été vécu comme une expérience qui avait permis de faire des économies, et, en même temps, d'améliorer la connaissance de la langue et du pays, en fait, comme une sorte de pèlerinage que l'on se devait de faire avant la fin de sa vie. À ce moment, peu de Grecs de Mariupol songeaient à s'installer en Grèce. Ce n'est qu'à partir de 1994 avec la stagnation de la situation économique en Ukraine que les départs se sont intensifiés et diversifiés.
- 41 Parmi les Grecs de Mariupol en Grèce aujourd'hui, on trouve des jeunes et des personnes âgées, des urbains et des ruraux, des personnes très qualifiées et d'autres ayant un niveau d'éducation moyen. Dans l'ensemble, c'est à un groupe hétérogène que nous avons à faire. Il y a des médecins, des infirmières, des avocats, des enseignants, des économistes, des musiciens, des athlètes, etc. Il y a aussi des jeunes sans formation. Ils sont implantés en premier lieu à Athènes et à Salonique, mais aussi à Larissa en Thessalie ainsi que sur les îles, notamment pendant la saison estivale (Paros, Kos, etc.). Pendant les premières années ils vivent comme la plupart des migrants de l'ex-Union soviétique en Grèce. Les

femmes font des ménages, gardent des personnes âgées, travaillent dans les tavernes ou dans des cafés, les hommes font des travaux agricoles ou travaillent dans le bâtiment. Par la suite, parmi ceux qui décident de rester, beaucoup cherchent à s'installer à leur compte, ouvrir un magasin, un café, un salon de beauté, une agence touristique, une clinique privée ou un bureau de renseignement à l'intention de leurs compatriotes²¹.

- 42 Au total, selon les estimations de plusieurs associations des migrants de l'ex-Union soviétique à Athènes ainsi que de l'Ambassade d'Ukraine en Grèce, il y aurait aujourd'hui environ 5 000 Grecs de Mariupol dans le pays. En septembre 2002, 100 d'entre eux avaient obtenu la citoyenneté grecque. En même temps, selon le Ministère de l'Intérieur, de l'Administration Publique et de la Décentralisation de Grèce, à Mariupol, 2 000 personnes attendent le traitement de leurs dossiers. Parmi eux, la moitié a demandé un visa d'« installation permanente » en Grèce, l'autre une carte d'identité ou un visa de six mois²². L'Ukraine ne permet pas la double citoyenneté et beaucoup de Grecs de Mariupol ne veulent pas perdre la citoyenneté ukrainienne, au moins pour le moment. Parallèlement, vu les délais du traitement des demandes de visa, beaucoup et notamment ceux qui entreprennent le voyage pour la première fois viennent encore avec un visa touristique, acheté dans une agence « touristique » pour une somme plutôt importante (500 USD). Une fois en Grèce, ils entament la procédure de naturalisation²³.

- 43 L'exemple de Marina, infirmière de 37 ans, grecque turcophone de Mariupol est très parlant. Elle est arrivée en Grèce pour la première fois en 1997. Avant cela elle n'était jamais sortie de Mariupol. « À l'époque, en principe, j'avais encore du travail. Si je suis partie, c'était aussi pour faire une expérience », dit elle. Elle est partie avec un visa de six mois. Arrivée à Athènes, elle s'est adressée à une agence (russophone) dans le quartier d'Omonia qui l'a aidé à trouver du travail. Elle a travaillé dans une famille, d'abord à Paros, puis sur d'autres îles. Au bout de six mois avant l'expiration de son visa elle est repartie en Ukraine en se disant « *jamais plus je ne retournerai en Grèce* ». Pendant six mois elle est restée à Mariupol. La situation là-bas était très difficile. Pour boucler ses fins de mois elle a dû exercer trois emplois à la fois. Elle travaillait dans un hôpital, gardait un enfant, et en plus était vendeuse au bazar. Au bout de six mois en Ukraine, elle a redemandé un visa de six mois pour la Grèce. Lors de son premier séjour en Grèce, elle avait déjà entamé la procédure de naturalisation. En 1999, elle a obtenu la nationalité grecque. Maintenant cela fait quatre ans qu'elle est installée dans ce pays. Pendant quelques années elle a tenu une agence d'information et d'aide fréquentée par ses compatriotes. Désormais, elle travaille dans le commerce de cosmétique et des produits de maison. Elle maîtrise la langue grecque. Aujourd'hui, elle songe à faire venir ses parents auprès d'elle. « *Une fois qu'on a vu la vie et la liberté ici en Grèce, il y a peu de gens qui sont prêts à retourner en Ukraine. Là-bas il n'y a pas d'avenir* », dit-elle. Et, aussi longtemps que la situation économique de l'Ukraine ne s'améliore pas, beaucoup notamment parmi les jeunes auront sans doute envie de partir. Une fois en Grèce, certains cherchent à apprendre le grec, valorisent leurs origines et redécouvrent ainsi leur identité.

- 44 Cela dit, il apparaît qu'une migration massive des Grecs d'Ukraine vers la Grèce ne soit pas plausible. Le gouvernement grec s'y opposera vigoureusement. D'autre part, ce n'est pas la volonté des Grecs de Mariupol non plus. Comment l'expliquer ? Nous avons à faire à une colonie ancienne dont les relations d'avec la Grèce demeurent lointaines. Établis en Ukraine depuis deux cents ans et avant cela en Crimée depuis des temps immémoriaux, toute leur histoire vécue se définit par rapport à l'actuelle Ukraine orientale. A la différence des Grecs Pontiques du Caucase, les Grecs de Mariupol figurent parmi les rares

Grecs de l'ex-Union qui n'ont pas été déportés²⁴. Pendant mes séjours successifs en Ukraine, non seulement, je n'ai jamais rencontré de Grec local avec un passeport grec, mais je n'ai jamais entendu parler des Grecs locaux (de Mariupol) possesseurs de passeports grecs ou qui auraient refusé ainsi la citoyenneté soviétique, contrairement à ce que j'ai observé chez les Grecs Pontiques²⁵.

45 Si l'Ukraine a connu beaucoup de difficultés économiques et politiques depuis son indépendance, au moins, c'est un pays dans lequel règne la « paix ethnique ». En comparaison avec la situation en Asie centrale et en Géorgie où les conflits ethniques et les mouvements nationaux du début des années quatre-vingt-dix ont été la cause directe de nombreux départs, dans le Donbass, une région qui est restée *de facto* russophone mais aussi multiethnique dans le sens soviétique du terme (Petrov, 1993), les Grecs n'ont pas eu à affronter des problèmes de langue ni d'exclusion. Du fait que Mariupol et Donetsk sont des régions industrielles, la situation économique y est aussi un peu meilleure que dans les régions occidentales du pays qui sont les lieux d'origine de la grande majorité des migrants d'Ukraine en Grèce.

46 Globalement, je pense qu'on peut dire que la Grèce pour les Grecs de Mariupol est un pays mythique, adoré, — c'est surtout vrai pour les personnes adultes et âgées — mais inconnu. On est attaché à la Grèce, mais en même temps on sait que là-bas, on n'est pas chez-soi. C'est ce que nous dit Liliâ Valentinovna, grecque de Mariupol :

« Nos ancêtres sont partis, en un sens, ils ont émigré de Grèce, puis, on les a transférés de Crimée — cela a été un parcours long et difficile — émigrer de nouveau ? Non merci ! Ma maison est ici. Partir en Grèce, devenir citoyen de deuxième rang, je n'en ai pas besoin. Ici, je suis Grecque, là-bas on nous traite de Russes. Ici, je suis Grecque, mais au moins, ici, j'ai toujours compté, je suis d'ici ».

47 D'autres soulignent qu'ils ont aussi une culture russe même s'ils sont Grecs. Pour d'autres encore, le rêve, c'est de voir leurs petits-enfants grandir, établir des relations avec la Grèce et d'y être traités de partenaires dignes et égaux, puis les voir rentrer à la maison après cela. L'appartenance au village natal et au Donbass ainsi qu'à l'Ukraine est très forte. « Désormais, notre patrie, c'est ici où nous sommes nés, où sont nés nos parents, nos grands-parents, où ils ont vécu et où ils sont enterrés », est la remarque qui fait autorité dans ce contexte.

48 D'une part, c'est à une communauté locale, régionale et familiale que nous avons à faire, et d'autre part, à une communauté nationale et supranationale. Et, de fait, en russe, comme dans de nombreuses autres langues slaves, le mot *rodina* véhicule indifféremment le sens de « famille » et de « patrie » (Bartmiski, 1995 : 64). Pour les uns, la patrie, c'est le Donbass, pour d'autres, c'est l'Ukraine, la Russie, voir l'Union soviétique. Ceux dont le conjoint où l'un des parents est ukrainien ont tendance à mettre l'accent sur l'appartenance à l'Ukraine, alors que les Grecs qui vivent entre eux ou qui ont un conjoint russe, peuvent très bien revendiquer la Russie comme patrie, ou percevoir l'Ukraine et la Russie comme un seul pays. Ceux qui revendiquent l'Union soviétique comme leur pays existent aussi. C'est en premier lieu le fait des personnes âgées, des vétérans de la Seconde Guerre mondiale et leurs familles et des communistes de conviction.

49 Enfin, que signifie être Grec dans la région de la mer d'Azov aujourd'hui ? Les vieux chez qui la conscience nationale, par la force de l'histoire est particulièrement ancrée, insistent sur les traditions, sur le respect dans les relations avec autrui. Souvent, ils soulignent le respect plus que l'amour, sans oublier de faire mention du fait « d'avoir le sang pur, et de le savoir ». L'importance qu'ils attachent à la notion de pureté de sang doit

être comprise comme une affirmation de supériorité morale qui exprime la personne sociale. L'ethnicité, comme nous le rappelle Leroi-Gourhan (1968), serait ici, moins une question d'objets et d'institutions que de rapports humains. On pourrait aussi parler des notions d'honneur et d'hospitalité, connues et communes aux peuples de la Méditerranée. Selon Ekaterina Nikolaevna, grecque turcophone de Staryj Krym :

« Cela nous plaît de recevoir, d'inviter des hôtes, de porter respect aux autres. Les mariages grecs en sont une démonstration, parfois portée jusqu'aux extrémités : on n'a pas souri à un tel, on n'est pas venu avec le genre de cadeaux qu'il fallait, les nôtres étaient plus prestigieux ».

- 50 D'autres aspect de la manière de vivre son ethnicité grecque dans le Donbass aujourd'hui peuvent être notés comme la préparation de certains plats de cuisine, considérés comme « grecs », des pâtisseries typiques dont les *cebureki* (beignets en forme de demi-lune remplis de viande de mouton) ainsi que la viande et le jus de mouton, importants lors de rites de passage. Il faut aussi évoquer la célébration des rites de passage (mariage, funérailles) et du *Panaïr* (fête du village, à l'origine, la fête du St Patron) ainsi que le fait de participer à des activités culturelles grecques, danser, chanter, faire du théâtre, pratiquer le *kures* (sport de combat). L'affirmation de l'identité grecque passe aussi par le fait d'apprendre le grec, de s'engager dans les cercles folkloriques et les sociétés, d'écrire, de faire des recherches qui mettent en valeur l'histoire du groupe et de développer des liens avec la Grèce — toutes choses, devenues possibles à partir de la perestroïka.
- 51 La mémoire collective des Grecs de la région de la mer d'Azov se fonde sur une croyance d'origine commune, le fait d'appartenir à un peuple dont la patrie historique est la Grèce, mais qui est venu s'installer en Crimée au temps de grandes migrations dans l'Antiquité, et qui à la fin du XVIII^{ème} siècle, sur l'ordre de Catherine la Grande, a été transféré de Crimée sur les rives de la mer d'Azov. On peut parler là d'un « mythe fondateur ». D'autres sont allés plus loin ; c'est en premier lieu le cas des militants et des intellectuels chez qui on assiste aujourd'hui à l'affirmation d'appartenir à une diaspora. D'après G. Sheffer (1993), les trois caractéristiques essentielles du concept de diaspora sont : la conscience et le fait de revendiquer une identité ethnique ou nationale; l'existence d'une organisation politique, religieuse ou culturelle du groupe dispersé (richesse de la vie associative) et l'existence de contacts sous diverses formes, réelles ou imaginaires, avec le territoire ou le pays d'origine²⁶. Dans le mouvement de dispersion de la diaspora, le maintien de l'identité à travers l'identification charnelle, physique à la terre d'origine n'est souvent plus possible. Cela a été longtemps le cas pour les Grecs de l'ex-Union soviétique. C'est ainsi que l'identification à un peuple, à une culture, à un « être ensemble » a pris le pas sur les rapports physiques. L'identité et l'acte d'identification, sont des choses que l'on prend plaisir à intellectualiser, alors que le rapport à la culture se présente comme substitut au rapport à la mère-patrie, entité humaine et territoriale.
- 52 Parmi les principaux emblèmes publics d'identité que l'on trouve chez les Grecs du Donbass, on peut mentionner le drapeau grec et la carte de la Grèce, mais aussi la carte du district de Mariupol faisant apparaître les vingt villages grecs fondés par les ressortissants de Crimée en 1779-1780 que l'on trouve souvent dans les bâtiments publics des villages grecs de la région. En 1987, un musée fut ouvert à Sartana, présentant l'histoire et les traditions des Grecs de la région. Enfin, depuis 1992, à l'occasion de la fête nationale de la Grèce, le 25 mars, l'ensemble folklorique *Sartanskie samocvety* qui depuis la fin des années quatre-vingts a joué à plusieurs reprises en Grèce, donne un concert à la

maison de la culture de Sartana²⁷. Le programme présente alors des chants et des danses grecques.

- 53 Pourquoi donc cette nécessité obstinée de s'affirmer comme Grec ? Comment l'expliquer sauf en termes de passion, mais aussi d'une quête d'identité et de sens, un besoin d'appartenir à un groupe et de se sentir valorisé par les siens. On ne peut pas non plus oublier les répressions, la discrimination culturelle dont ont souffert les Grecs au temps de l'Union soviétique, qui avec le temps a contribué à une prise de conscience de la différence, parfois même vécue comme une sorte de fierté ethnique²⁸. « *Peut-être que c'est de manière moins marquée que je me sentirais grec s'il n'y avait pas eu les répressions ; moi, j'y ai échappé, mais je sais que de milliers de personnes en furent frappées. Si j'avais refusé la nationalité grecque, quelque part, c'est comme si je les avais abandonnés dans leur malheur* », dit Gavril Popov, grec de Mariupol par ses origines, devenu maire de Moscou sous la perestroïka (Petrov, 1993).
- 54 Comme l'a écrit D. Schnapper (1991) en parlant des milieux immigrés en France, mais je trouve que la remarque convient ici, l'identification, au moins pour une personne adulte, est toujours le résultat d'un choix qui peut varier selon l'âge et les circonstances de la vie. Finalement, le nombre précis de grands-parents ou d'arrière-grands-parents de telle ou telle nationalité y est moins important que la volonté de l'individu avec un certain passé ethnique et familial de s'affirmer ou non comme membre du groupe. Se définir par rapport à un groupe ethnique sur un territoire donné c'est surtout faire référence à une manière d'être au monde et aux autres, à un patrimoine culturel produit d'une histoire et d'expériences de la vie quotidienne. En dernière analyse, une société est possible, disait Louis Wirth (1956), il y a plus qu'un demi siècle, parce que les individus qui la composent véhiculent dans leur tête une sorte d'image de cette société.

BIBLIOGRAPHIE

- ARADZHIONI M.A. (1999) *Greki Kryma i Priazov'â : Istorîâ izuceniâ i istoriografiâ etniceskoj istorii i kul'tury (80^e gg. XVIII v. – 90^e gg. XX v.)*, (Les Grecs de Crimée et de la région de la mer d'Azov. L'histoire de l'étude et l'historiographie de l'histoire et de la culture d'un groupe ethnique (1780-1990), en russe), Simferopol, Amana.
- AREL Dominique (1993) *Language and the Politics of Ethnicity. The case of Ukraine*, Ph. D. Thesis, University of Illinois, Urbana-Champaign.
- (2002) Interpreting « Nationality » and « Language » in the 2001 Ukrainian Census, *Post-Soviet Affairs*, 18 (3), pp. 213-249.
- BARTH Frédéric (éd.) (1969) *Ethnic groups and boundaries : The social organisation of culture difference*, Bergen/Oslo, Universitetsförlaget & London, George Allen and Unwin.
- BARTMINSKI Jerzy (1995) Patries européennes, grandes et petites, in M. Maslowski (dir.) *Identité (s) de l'Europe centrale*, Paris, IRENISE et Institut d'études slaves, pp. 55-64.
- BERTIER-DELAGARDE A. (1914) *Isledovanie nekotoryh nedoumennyh voprosov srednevekov'â v Tavride*, (Étude de certaines questions ouvertes traitant du Moyen Âge en Tauride, en russe), Odessa, s.éd.

BRAUN O. (1890) Mariupol'skie greki, *Zivaâ starina*, (Les Grecs de Mariupol, Le passé vivant, en russe), s.l., s.éd., t. I, pp. 78-92.

BROMBERGER Christian (1988) Comment peut-on être Rasti ? Contenus, perceptions et implications du fait ethnique dans le nord de l'Iran, in J.-P. Digard (éd.), *Le fait ethnique en Iran et en Afghanistan*, Paris, CNRS, pp. 89-107.

BRUNEAU Michel (1995a) Espaces et territoires de diasporas, in M. Bruneau (éd.), *Diasporas*, Montpellier, GIP Reclus, pp. 5-23.

BRUNEAU Michel (1995b) Territoires de la diaspora grecque pontique, in M. Bruneau (éd.), *Diasporas*, Montpellier, GIP Reclus, pp. 113-131.

BRUNEAU Michel (1998) *Les Grecs pontiques. Identité, territoire, diaspora*, Paris, CNRS.

BUGAJ N.F., KOZONIS A.I. (1999) *Obâzat' NKVD SSSR ... vyselit' grekov*, (Obliger la Commission Nationale des Affaires Intérieures de l'URSS ... de déporter les Grecs, en russe), Moscou, Insan.

CERNYSEVA Tatiana (1958) *Novogreceskij govor sel Primorskogo (Urzufa) i Âlty, Pervomajskogo rajona, Stalinskoy oblasti (istoriceskij ocerk i morfologiâ glagola)*, (Les parlers hellènes des villages de Primorsk (Urzuf) et de Yalta du canton de Pervomajsk de la région de Stalino (essai historique et la morphologie du verbe, en russe), Kiev, Izdatel'stvo Kievskogo Gosudarstvennogo Universiteta, im. T.G. Sevcenko.

DRETTAS Georges (1997) *Aspects pontiques*, Paris, Association de recherches internationales.

DZUHA Ivan (1993) *Odisseâ Mariupol'skih grekov*, (L'Odyssée des Grecs de Mariupol, en russe), Vologda, s.éd.

ΧΑΣΙΩΤΗΣ Ι.Κ. (Επιμέλεια) (1997) *Οι Έλληνες της Ρωσίας και της Σοβιετικής Ένωσης. Μετοικεσίες και εκτοπισμοί, οργάνωση και ιδεολογία*, Θεσσαλονίκη, (Les Grecs de Russie et de l'Union Soviétique. Colonies et déportations, l'organisation et l'idéologie, en grec), University Studio Press.

HRYTSAK Yaroslav (2000) National identities in Post-Soviet Ukraine : The case of Lviv and Donetsk in Z. Gitelman, L. Hajda, J.-P. Himka, R. Solchanyk (eds.), *Cultures and Nations of Central and Eastern Europe. Essays in Honor of Roman Szporluk*, HURI, Harvard University Press, pp. 263-281.

ΦΟΤΙΑΔΗΣ Κ. (1990) *Ο Ελληνισμός της Κριμαίας. Μαριούπολη, δικαίωμα στη μνήμη* (L'hellénisme de Crimée. Mariupol, droit à la mémoire, en grec), 2 εκ., Ηροδοτος.

IOM (2002) Migration Trends in Eastern Europe and Central Asia. 2001-2002 Review.

IVANOVA Yu. (1994) Greki, in *Narody Rossii, Enciklopediâ, Bol'saâ Rossiïskaâ Enciklopediâ*, (Les Grecs, dans Peuples de Russie, Encyclopédie, La Grande Encyclopédie russe, en russe), Académie des Sciences de Russie, Moscou, pp. 132-140.

KAURINKOSKI Kira (1997) *Les Grecs dans le Donbass. Analyse des identités collectives dans deux villages d'Ukraine orientale*, Thèse de Doctorat, Université de Provence (Aix-Marseille I), Novembre 1997. (Publiée par les Presses Universitaires du Septentrion, Université Charles de Gaulle - Lille III).

KESSIDI F. (éd.) (1994) *Enciklopediâ sovetskih grekov* (Encyclopédie des Grecs soviétiques, en russe) t. 1, Moscou, Kul'tura.

KOWALEWSKI Z. (1989) L'Ukraine : réveil d'un peuple, reprise d'une mémoire, *Hérodote*, 54-55, pp. 100-138.

LEROI-GOURHAN André (1992, 1968 pour la version originale) *Milieu et techniques*, 3^{ème} éd., Paris, Albin Michel.

- NOTARAS G. (1998) État et société hellénique face au problème pontique, in Michel Bruneau (éd.), *Les Grecs pontiques. Diaspora, identité, territoires*, Paris, CNRS, pp. 229-239.
- PETROV R. (1993) *Â vseгда scital sebâ grekom. (Je me suis toujours considéré Grec, en russe)*, Entretien avec G. Popov, Moscou Pontos.
- SCHEFFER G. (1993) Ethnic diasporas : a threat to their hosts ? in M. Weiner (éd.), *International migration and security*, Boulder, Westview Press, pp. 263-285.
- SCHNAPPER Dominique (1991) *La France de l'intégration. Sociologie de la nation en 1990*, Paris, Gallimard.
- SMITH Anthony (1986) *The ethnic origin of nations*, Oxford, Blackwell.
- SMITH Graham, LAW Vivien, WILSON Andrew, BOHR Annette, ALLWORTH Edward (1998) *Nation-building in the Post-Soviet Borderlands. The Politics of National Identities*, Cambridge University Press.
- SOKOLOV I.I. (1930) O âzyke grekov Mariupol'skogo i Stalinskogo okrugov, *Âzyk i literatura*, (Sur la langue des Grecs des cantons de Mariupol et de Stalino, *Langue et littérature, en russe*), t. 4, pp. 49-67.
- SPICKARD P.R. (1989) *Mixed Blood. Inter-marriage and Ethnic Identity in Twentieth-Century America*, the University of Wisconsin Press.
- TERENT'EVA Natalia (1996) Greki Ukrainy : k postanovke problemy nacional'no-kul'turnogo vozrozhdeniâ (20e-30e gg. XX st.), in Doklad. *Nauchnââ konferenciâ. Greki v Ukraine XVIII-XX vv.: social'naâ zizn', tovgovlâ, kul'tura*, (Les Grecs d'Ukraine : la question de la renaissance nationale et culturelle (les années 1920-1930), Communication, Conférence scientifique *Les Grecs d'Ukraine XVIII-XX^e siècles : vie sociale, commerce, culture, en russe*), Odessa, 25.9.-2.10.1996.
- TIFTIKIDI N. (1993) *Greceskaâ diaspora v Moskve segodnâ* (La diaspora grecque à Moscou aujourd'hui, en russe) Moscou, Pontos.
- TISHKOV Valery (1997) *Ethnicity, Nationalism and Conflict in and after the Soviet Union : The Mind Aflame*, London, UK, Sage Publications.
- Triandafilov I. (1994) *Greki Rossii - uezhat' ili ostavat'sâ ?* (Les Grecs de Russie, partir ou rester, en russe), Moscou, Grom.
- VOUTIRA Effie (1999) When Greeks meet other Greeks : The long term consequences of the Lausanne Treaty and policy issues in the contemporary Greek context, Abbreviated paper from that presented at the *Conference on The Compulsary Exchange of Populations between Greece and Turkey : Assessment of the Consequences of the Treaty of Lausanne 1923 (75th Anniversary)*, 17-20 September 1998, 4 May 1999.
- WERTH Nicolas (1989) Ukraine, in M. Ferro et M.-H. Mandrillon (éds.) *L'État de toutes les Russies. Les États et les nations de l'ex-URSS*, Paris, IMSECO.
- WIRTH Louis (1956) Préface, in K. Mannheim, *Idéologie et utopie*, Paris, Ed. Rivière.
- ΥΠΟΥΡΓΕΙΟ ΜΑΚΕΔΟΝΙΑΣ-ΘΡΑΚΗΣ, ΓΕΝΙΚΗ ΓΡΑΜΜΑΤΕΙΑ ΠΑΛΙΝΝΟΣΤΟΥΝΤΩΝ ΟΜΟΓΕΝΩΝ (2000) *Ηταντότητα των παλιννοστούντων ομογεών από την πρώην Ε.Σ.Σ.Δ.*, Θεσσαλονίκη. (Ministère de Macédoine et de la Thrace, Secrétariat Général des rapatriés grecs, *L'identité des rapatriés grecs de l'ex-Union soviétique*, Thessalonique, en grec.)
- ZURAVLEVA-PAPPOU Ekaterina (1995) The gender and the noun in the 'Tavrorumeic' dialect of Ukrainian Greeks (of the Sea of Azov), in G. Drachman, A. Malikouti-Drachman, C. Klidi, J. Fykias (eds), *Greek Linguistics 95, Proceedings of the Second International Conference on Greek Linguistics*, Salzburg 22-24 September.

NOTES

1. Voir ΥΠΟΥΡΓΕΙΟ ΜΑΚΕΔΟΝΙΑΣ-ΘΡΑΚΗΣ, 2000, p. 6. Entre 1989 et septembre 2002, 127 000 Grecs Pontiques de l'ex-Union soviétique ont reçu la citoyenneté grecque. Communication orale de M^{me} Angeliki Vlachou, Directrice de la Division A pour la Citoyenneté au Ministère de l'Intérieur, de l'Administration Publique et de la Décentralisation de Grèce, 11.9.2002.
2. Chiffre cité par M. Volodymyr Kabacyi, Directeur du Centre culturel ukrainien d'Athènes « *Zuravlinyï Kraï* », et par M^{me} Marta Astikos, Directrice de l'École ukrainienne « *Taras Sevcenko* » d'Athènes, mai 2001. Des diplomates ukrainiens à Athènes parlent de 30 000 à 50 000 Ukrainiens en Grèce. Communication orale de M. Volodymyr Shkurov, Premier Conseiller à l'Ambassade d'Ukraine, décembre 2001. Selon M. Constantin Cakioussis du Ministère des Affaires Étrangères de Grèce il y aurait environ 100 000 Ukrainiens en Grèce. Athènes, le 24 avril 2001.
3. Entretien avec M. Kostas Karamarkos, Conseiller auprès de M. Dollis, Secrétaire Général, Secrétariat Général pour les Grecs de l'Étranger, Ministère des Affaires Étrangères de Grèce, le 31 mai 2001.
4. Communication de l'Ambassadeur Basil Patsikakis, Ambassadeur de Grèce en Finlande, Helsinki, le 2 août 2002.
5. Expression utilisée par les organisations internationales dont le Conseil de l'Europe en parlant des migrants qui n'ont pas de base légale pour leur résidence dans le pays d'accueil. Les migrants de l'Europe de l'Est en Grèce arrivent souvent avec un visa touristique et restent dans le pays après l'expiration de leur visa.
6. Il s'agit d'une estimation de l'Ambassade d'Ukraine et des associations des migrants de l'ex-Union soviétique à Athènes. Communications de M^{me} Eleni Papadopoulou, Association pan-grecque des Grecs de l'ex-Union soviétique en Grèce et de M. Konstantinos Saraidis, Président de l'Association Pontique de Tsalka qui travaille beaucoup avec les Ukrainiens.
7. Au Ministère des Affaires Étrangères et au Ministère de l'Intérieur, de l'Administration Publique et de Décentralisation de Grèce on parle de 250 000 Grecs en Ukraine. Communications de M. Kostas Karamarkos et de M^{me} Angeliki Vlachou, 2001. Toutefois, parler de 250 000 Grecs pour Mariupol et même pour l'Ukraine me semble peu crédible. D'après le recensement soviétique de 1989, il y avait 351 000 Grecs en Union Soviétique dont 98 594 en Ukraine et environ 89 000 à Mariupol et dans ses environs. Le chiffre véritable se trouve sans doute entre ces deux pôles.
8. Le kolkhoze est une coopérative paysanne qui dispose de la propriété collective des moyens de production. En 1997 le kolkhoze de Sartana fonctionnait encore. Les villageois résistaient à sa privatisation par peur de perdre leurs avantages, notamment la disposition de leur lopin et l'accès aux produits alimentaires distribués par le kolkhoze à des tarifs préférentiels.
9. Des recherches linguistiques dans la région de la mer d'Azov ont été menées par I. Sokolov, D. Spiridonov, M. Sergievskij de l'Université de Leningrad (1928-1934) ; par A. Beletskij et T. Cernyseva de l'Université de Kiev (1952-1959) ; et depuis 1973 par E. Zuravleva-Pappou de l'Université Lomonosov de Moscou et de l'Institut Pédagogique de Taganrog. Désormais Zuravleva-Pappou continue ses recherches à partir de l'Université Macédonienne de Salonique.

10. Lors de mes recherches en Ukraine je me suis rendue compte que presque sans exception lors d'un mariage des Grecs de deux villages différents, la langue parlée en commun est le russe. « Là-bas ils avaient un parler différent, je n'y comprenais rien », fut la remarque la plus fréquente faite par les Grecs hellénophones. En revanche, les Grecs turcophones avaient tendance de dire qu'avec leur connaissance du parler local, ils arrivent à comprendre les autres turcophones.
11. Entretiens avec M^{me} M.G. Gajtan, M^{me} L.F. Kvâtkovskaâ, M^{me} G.I. Rasevskaâ, M. L.N. Kirâkov. Voir aussi les journaux *Kokkinos Kapnas* de 1934, notamment les numéros du 22 et du 29 juillet, et *Priazovskij Rabocij* du 21 novembre 1989.
12. Entretien au Ministère des nationalités d'Ukraine à Kiev en juin 1994.
13. La politique de passeports internes en Union soviétique sera discutée un peu plus loin.
14. Pendant mes divers séjours sur le terrain, je n'ai jamais entendu parler d'un mariage conclu entre un(e) turcophone et un(e) hellénophone.
15. Entretiens à la mairie de Sartana et de Saryj Krym. Entretiens avec la population locale dans ces deux villages ainsi qu'à Mariupol.
16. Selon des matériaux d'archives du Ministère des nationalités de Russie, publiés dans N.F. Bugaj, A.I. Kozonis, 1999, *Obâzat' NKVD SSSR ... vyselit' grekov*, Moscou, Insan, 1999, pp. 147-148, entre 1937 et 1959, 300 000 Grecs de l'ex-Union soviétique furent frappés par les répressions politiques et les déportations. Sur les déportations des Grecs en Union soviétique, voir aussi Kessidi (éd.), 1994, et Bruneau (éd.), 1995 et 1998. En tout, Kessidi estime à 60 000 à 80 000 le nombre des Grecs victimes des déportations de Staline (1994 : 53).
17. Sur le réveil ethnique en Ukraine et dans le contexte de l'ex-Union soviétique, voir par exemple, G. Smith and others, 1998, notamment le chapitre « *Redefining ethnic and linguistic boundaries in Ukraine : indigenes, settlers and Russophone Ukrainians* », pp. 119-138. Voir aussi Y. Hrytsak, 2000, pp. 263-281.
18. Entre 1989 et 1999 il y eut même un programme de « rapatriement » et « d'installation » des Grecs Pontiques de l'ex-Union soviétique, mis en place par le Gouvernement grec. Voir, par exemple, Notaras, 1998.
19. La loi 2790 du février 2000 détermine les modalités d'accès à la citoyenneté grecque et s'applique à l'ensemble des personnes d'origine grecque (omogeneis) de l'ex-Union soviétique. Entretien avec M^{me} Angeliki Vlachou, Directrice de la Division A pour la Citoyenneté, Ministère de l'Intérieur, de l'Administration Publique et de la Décentralisation, le 11 septembre 2002.
20. Entretien avec M^{me} Marina Kitsikidi, Fondation nationale pour le rapatriement et l'information des Grecs de l'étranger, le 21 mai 2001, et avec M. Kostas Karamarkos, Conseiller auprès de M. Dollis, Secrétaire Général, Secrétariat Général pour les Grecs de l'étranger, Ministère des Affaires étrangères de Grèce, le 31 mai 2001.
21. Entretiens avec M^{me} Marina Lefterova qui dirige le bureau de renseignement « *Mariupoli* » pour les migrants de l'ex-Union soviétique à Athènes, et avec M^{me} Hristina Solomidou, qui dirige le bureau de renseignement « *Interpassport* » pour les migrants de l'ex-Union soviétique à Larissa, printemps-automne 2002.
22. Entretien avec M^{me} Angeliki Vlachou, Directrice de la Division A pour la Citoyenneté au Ministère de l'Intérieur, de l'Administration Publique et de Décentralisation, le 11 septembre 2002.
23. Entretiens avec Grecs de Mariupol à Athènes, printemps-automne 2002.
24. Au départ, les Grecs de Mariupol devaient être déportés au Kazakhstan. Ici, la mémoire collective des Grecs du Donbass veut qu'ayant pris connaissance du sort de son peuple,

Praskov'â Nikiticna « Pasa » Angelina, la première femme tractoriste, deux fois héroïne du travail socialiste, plus tard, membre du Comité central de la PCUS, grecque du village de Starobesevo (situé à 30 km de Donetsk) où un musée lui est consacré, se serait rendue chez Staline avec qui elle était en bonnes relations et lui aurait dit de commencer avec elle en personne. Staline aurait donné l'ordre d'annuler l'oukaze. Il s'agit là d'une légende que l'on prend plaisir à raconter dans le Donbass. On peut aussi fournir une explication plus raisonnable à ce que les Grecs de la Côte d'Azov ne furent pas déportés : minorité rurale et silencieuse, installée en Ukraine depuis des siècles et n'ayant pratiquement aucun lien avec leur « patrie historique » ni avec les Grecs d'Asie mineure, les Grecs de la région de la mer d'Azov ne représentaient pas un « danger » pour le système.

25. En revanche, lors de mes enquêtes de terrain actuelles parmi les Grecs Pontiques de l'ex-Union soviétique à Menidi (Athènes), ils m'ont affirmé que chez eux, en Union soviétique, il y avait presque toujours quelqu'un, un grand-père, un grand-oncle, parfois des parents qui n'avaient jamais pris de passeport soviétique, et qui n'ont cessé de dire aux jeunes, « *ne prenez pas de passeport soviétique, on va partir en Grèce...* ».

26. En tenant compte du cas des Grecs de l'ex-Union soviétique la définition de diaspora de Sheffer me semble appropriée.

27. Fondé en 1935, l'ensemble Sartanskîe samocvety dut arrêter ses activités en 1937. En 1978 l'ensemble a pu reprendre ses activités.

28. Entretiens avec M^{me} Aleksandra Procenko-Picadzi, Présidente de la Fédération des Grecs d'Ukraine, M^{me} Valentina Konop-Lâshko, M^{me} M.G. Gajtan, etc., Mariupol, 1993-1994, 1997. Voir aussi Tiftikidi (1993) et Triandafilov (1994).

RÉSUMÉS

Depuis la fin des années quatre-vingts plus de 160 000 personnes d'origine grecque de l'ex-Union soviétique ont quitté leurs « foyers » pour la Grèce. Les Grecs d'Ukraine, pourtant l'une des trois grandes communautés des Grecs de l'ex-Union soviétique ont participé peu et tardivement à ce mouvement. En Ukraine, la quasi-totalité des Grecs habitent dans la ville de Mariupol et ses environs, sur les rives de la mer d'Azov. L'article présente les Grecs de Mariupol, leur histoire, leur identité linguistique de la Russie tsariste à l'Union Soviétique et à l'Ukraine post-soviétique, et s'interroge sur leurs relations avec la Grèce dans le contexte d'aujourd'hui.

The Greeks of Mariupol (Ukraine). Reflections on Identity in a Diaspora. Since the end of the 1980's, more than 160,000 persons of Greek origin from the ex-Soviet Union have left their « homes » for Greece. The Greeks of the Ukraine, one of the three largest Greek communities of the ex-Soviet Union, joined this movement later. In the Ukraine, nearly all Greeks reside in the city and in the region of Mariupol, on the banks of the Azov River. This article presents the Greeks of Mariupol, their history and their linguistic identity, from Czarist Russia to the Soviet Union era and on to the post-Soviet Ukraine, and explores their relations with Greece in today's context.

Los griegos de Mariupol (Ucrania). Reflexiones sobre una identidad en diáspora. Desde el final de los años ochenta, más de 160 000 personas de origen griego de la ex-Unión Soviética han

abandonado sus hogares en dirección de Grecia. Los griegos de Ucrania, a pesar de ser una de las tres grandes comunidades griegas de la ex Unión Soviética, han participado poco y tardíamente a este movimiento. En Ucrania, la casi totalidad de los griegos vive en la ciudad de Mariupol y sus alrededores, en los márgenes del mar de Azov. El artículo presenta a los griegos de Mariupol, a su historia y a su identidad lingüística desde la Rusia zarista y la posterior Unión Soviética hasta la Ucrania post-soviética. La autora se interroga sobre las relaciones con Grecia en el contexto actual.

AUTEUR

KIRA KAURINKOSKI

École française d'Athènes, Didotou 6, 10680 Athènes, Grèce